



Dominique Jamet
Un petit Parisien
1941-1945

Flammarion

Extrait de la publication

Un petit Parisien

1941-1945

Découvrir à la fois la vie et la guerre, c'est le lot de toute une génération qui a connu le froid, la faim, la peur, les bombes, à l'âge des premiers jeux, des premières émotions, des premiers souvenirs. Être un petit garçon de cinq ans, en 1941, c'est se retrouver victime d'une bien mauvaise plaisanterie de l'Histoire. Le mal ne serait pas si grand si la tendresse d'une mère, la chaleur d'un foyer protégeaient l'enfant et ses frères contre le vent mauvais d'un temps sans pitié. Mais entre une mère morte trop tôt et un père très occupé, l'une disparue, enfouie, apparemment oubliée dans sa tombe, l'autre pris dans le tourbillon de ses amours, de ses ambitions et de ses dérives, tous deux absents, il n'y a personne pour tenir la main de ce petit Parisien – lui-même – dont Dominique Jamet évoque aujourd'hui le souvenir, personne pour l'aider à traverser ces années deux fois noires.

Qu'est-ce, dira-t-on, qu'un malheur particulier dans le grand malheur général, quelques gouttes de plus dans un océan de larmes ? Plus peut-être qu'on n'en peut supporter. Assez pour en rester marqué, blessé, glacé, toute sa vie. Il a fallu que le temps passe pour que Dominique Jamet ose enfin regarder en face et raconter l'enfance qui lui a été volée.

Dominique
Jamet



© Frédéric Morelle/Flammarion

Après avoir dirigé la mise en place de la Très Grande Bibliothèque, rebaptisée aujourd'hui Bibliothèque François Mitterrand, jusqu'en janvier 1994, Dominique Jamet est revenu au journalisme. Il a signé plusieurs essais et, chez Flammarion, un recueil de nouvelles, À l'amour comme à la guerre, en 1991, et deux romans, Passage du témoin, en 1993 et Le nouveau Candide, en 1994.



FF7949-00-II

100,00 FF

Flammarion

Un petit Parisien

1941-1945

Dominique Jamet

Un petit Parisien
1941-1945

Flammarion

© Flammarion, 2000
ISBN : 9782081294165

I

1936-1941

Le temps d'avant

C'est un jour de régates et de joutes nautiques. Sur la prairie, le long de la rivière – le Clain –, des tribunes ont été dressées, d'où les spectateurs suivent les épreuves de nage et les compétitions d'aviron. Il fait beau, l'eau verte étincelle et clapote sous un grand ciel d'été, bleu lavé. Les hommes sont en pantalon de toile et corps de chemise. Les femmes portent des robes légères, des ensembles blancs ou rayés. Soudain, une masse verdâtre m'engloutit. La rivière n'est plus ni amicale ni limpide, c'est une glu translucide, chargée d'algues en suspension, d'où je ne puis me dépêtrer. Au-dessus de moi se réfracte l'image tremblée et déformée des gradins, des canoës, du soleil. Le ciel a disparu je ne sais où. Je suis en train de me noyer dans quinze centimètres d'eau. Alors est arrivée une femme dans une robe blanche qui lui laissait les bras nus. Le monde s'est remis d'aplomb, le ciel est revenu, le soleil a brillé comme avant.

Je marchais dans la rue quand une douleur atroce m'a transpercé. La pointe de fer qui a traversé ma

sandalette s'est fichée dans mon talon. Heureusement, l'officine de M. Frenkol-Peton, le bon pharmacien, est à deux pas. On m'emporte, on s'empresse autour de moi. Il est généralement admis que rien ne s'oublie comme les sensations de plaisir ou de souffrance. Or celle-ci, je ne sais pourquoi, a franchi, intacte, les années et rien que d'y penser je ressens encore l'intolérable morsure de ce bout de métal qui m'avait cloué au sol.

Les vitrines des Dames de France, sur la Place-d'Armes, sont protégées du soleil par un velum de toile écrue et une grande feuille de celluloïd de la même couleur que les papillotes de papier transparent qui entourent les berlingots. Devant le magasin, le trottoir est baigné de reflets orange qui bougent avec le store et la feuille transparente.

Avec d'autres enfants, en tablier à carreaux comme moi, autour d'une grande table ronde, à notre hauteur. On s'amuse bien. Cela s'appelle le jardin d'enfants. L'enfance est un jardin.

Le vert profond, la consistance un peu fibreuse, le goût, d'une subtilité presque perverse, de l'angélique, dans les gâteaux de la pâtisserie, place du Marché, devant Notre-Dame-la-Grande.

Dans le vestibule ombreux de l'immeuble que nous habitons au 185, Grand-Rue. Je lève la tête. Le toit en verrière de la cage d'escalier a été badigeonné du bleu-violet caractéristique de la Défense passive, comme des millions de fenêtres à la même époque. Cet ultime souvenir de Poitiers ne peut donc qu'être postérieur à la déclaration de guerre. Notre propriétaire s'appelle monsieur Pain, et c'est lui qui a présidé ou procédé à ces travaux. « Ah, dis-je (et c'est un de ces *charmants* mots d'enfant dont on ne peut dire en toute honnêteté s'ils constituent un trait d'esprit ou sont l'effet d'une confusion), monsieur Peint-en-bleu ! »

Quelques fragments discontinus, quelques images, toutes nimbées de la lumière d'un éternel été, quelques sensations, quelques vestiges on ne sait pourquoi réchappés du désastre, comme ces débris des naufrages, dérisoires et pathétiques, que les courants, au lendemain d'une catastrophe, déposent sur la grève, c'est longtemps tout ce qu'il m'est resté de près de six années, les premières de ma vie. La suite a tout aboli, tout englouti, corps et biens, dans un gouffre noir.

Les traits de son visage, la couleur de ses yeux, la douceur de sa voix, la chaleur de son corps, j'ai tout oublié. Des bras qui m'avaient bercé ne subsistait plus rien. Comme si, du jour au lendemain, un rideau noir avait été tiré sur le temps d'avant.

L'histoire, bien sûr, j'ai pu la reconstituer, très tôt, à travers les récits, les témoignages, mille fois repris et recoupés, grâce aux photographies, mille fois contemplées, détaillées, commentées, caressées comme des reliques, implorées comme des oracles, plus tard par des correspondances, par le Journal de mon père. Mais cette chronique que je savais par cœur, jusqu'à la satiété, avec ses petits faits vrais, ses épisodes saillants, ses anecdotes classiques, ses légendes, je ne la sentais pas plus mienne qu'une prothèse n'est le membre perdu. Ces quelques souvenirs, au contraire, qui m'appartiennent en propre et s'enlèvent avec une précision absurde sur un fond de tableau effacé, font partie de mon être même. Hélas, cette mémoire personnelle qui est toute ma mémoire du temps d'avant tiendrait dans les quatre coins d'un baluchon noué au bout d'un bâton, comme en portaient autrefois les compagnons du tour de France. Maigre bagage pour traverser la mauvaise saison.

II

1941-1945

Le temps d'apprendre à vivre

Sa vie s'en va...

En quatre mois, elle ne sera pas sortie une fois.

Quand nous sommes partis pour Paris, à la mi-mai 41, elle avait fait le trajet en voiture, de Sarrazeuil à la gare de Poitiers, puis elle avait voyagé allongée. Une ambulance l'attendait à la gare d'Austerlitz, mais plutôt que d'être brancardée dans l'escalier elle avait tenu à emprunter l'ascenseur. Elle avait pu faire le tour du propriétaire, prendre symboliquement possession des lieux. Même couchée, de sa chambre elle avait suivi les péripéties de l'emménagement, distribué les pièces, réparti les meubles, joué bravement son rôle.

Elle s'était tant réjouie à l'idée de retrouver Paris après huit ans d'exils provinciaux. C'était une telle chance d'avoir pu dénicher ce grand appartement bourgeois, au deuxième étage d'un respectable immeuble haussmannien, rue Vavin, à mi-chemin des lumières des tapages, des brasseries de Montparnasse, du Dôme, de la Rotonde, de la Coupole,

du Select, du Cosmos, et des grands établissements scolaires et universitaires du Quartier latin.

La guerre a libéré d'innombrables logements. L'État a gelé les loyers. Un simple professeur peut se permettre de louer ce six-pièces plus entrée, cuisine, salle de bains, cent soixante-dix mètres carrés en plein centre. Nous ne nous lassons pas d'en découvrir et d'en reconnaître les multiples splendeurs, les solives brunes du plafond de la salle à manger, les moulures blanches du grand salon, les chambres, bleue, rose, etc., revêtues de papiers à motifs, les recoins, les couloirs qui promettent de merveilleux terrains de jeux et d'aventures. Les peintures ont été refaites à neuf. Il y a deux systèmes de chauffage central, des bouches de chaleur, un chauffe-eau dans la salle de bains, des sonnettes dans toutes les pièces et un tableau des sonneries dans l'office, un confort et des aménagements inouïs. Il y a même un escalier de service qui conduit à la cave et aux deux chambres de bonne du sixième étage. Dans le bas de la rue, la petite entrée des jardins du Luxembourg met une tache de lumière, le vent agite les frondaisons des grands arbres.

Oui, c'est un appartement où il ferait bon vivre et elle n'y est entrée que pour y mourir. Dans des moments d'illusion, elle voulait croire qu'elle y verrait le terme de ses maux. En effet...

Son territoire, ses ambitions n'ont cessé de se réduire. Les premières semaines, elle était encore présente dans la salle à manger, à l'heure des repas. Au jour le plus glorieux de juin, on avait ouvert les fenêtres du bureau, on avait déplié une chaise longue sur le balcon, elle avait mis un tailleur, elle

a pu rester une demi-heure peut-être, emmitouflée dans un cache-col, coiffée d'un béret, grelottant dans le grand soleil. Puis elle a dû limiter ses déplacements, de sa chambre (on dit « le salon ») au bureau contigu, du bureau à sa chambre. Puis elle n'a plus quitté sa chambre, tantôt étendue sur le divan Directoire vieux rose, tantôt assise dans une des deux bergères assorties, aux accoudoirs cloutés de cuivre, revêtues d'un velours de coton qui change de couleur et de consistance suivant le sens où on passe le doigt, plus clair et si doux quand on le lisse, rêche et plus sombre quand on le prend à rebrousse-poil.

Elle est devenue d'une maigreur effrayante. Les cernes bistres s'élargissent sous ses yeux. Ses hautes pommettes saillent entre les joues avalées et les orbites creusées. L'arête du nez se dessine plus aiguë. Elle porte déjà le masque de la mort.

Parfois, elle soupire, elle gémit. Ses grands yeux bleus, ses beaux yeux bleus s'embuent de larmes. « Mes enfants, mes pauvres enfants, que vont-ils devenir quand je ne serai plus là ? » Elle sonne, deux coups, pour qu'on nous fasse venir. Et nous voilà tous les trois, les yeux écarquillés, dans la pénombre de cette chambre close aux rideaux perpétuellement tirés, où flotte une odeur de maladie et de médicaments que domine, puissant et angoissant, le parfum de l'éther. Nous demeurons stupides, interdits. Elle nous regarde longuement, intensément. Elle voudrait nous parler, mais parler lui fait mal, et que pourrait-elle nous dire ? Que pourrions-nous lui répondre ? Elle se renverse en arrière, sa tête bascule sur l'oreiller. D'un signe, elle supplie qu'on nous fasse sortir.

Nous ne comprenons pas. On nous répète qu'elle est très fatiguée, qu'il faut être gentils et ne pas faire de bruit. Mais pourquoi reste-t-elle toujours couchée ? Elle pourrait bien faire un effort, elle aussi. Pourquoi ne s'occupe-t-elle plus de nous ? Est-ce qu'elle ne nous aime plus ?

Sa vie s'en va.

Sa vie s'en va, et c'est en vain qu'elle rassemble ses dernières forces, qu'elle lutte avec tout ce qui peut lui rester de courage, qu'elle poursuit, au bord de l'abîme, face à l'ennemie, un combat qu'au fond d'elle-même elle sent irrémédiablement perdu.

Cette masse monstrueuse qui s'est accrochée à son flanc et la tire chaque jour un peu plus vers la terre, ce mal rongeur qu'elle nourrit de sa propre chair, ne cesse de prospérer, de proliférer, d'essaimer un peu partout.

Ce n'est plus la minuscule excroissance, plus qu'un grain de beauté, moins qu'un abcès, que le docteur Ferré lui a découverte au sein, lorsqu'il l'a accouchée en avril 1940. Ce n'est plus cette boule, grosse presque comme la tête d'un nouveau-né, qu'elle tentait désespérément de dissimuler sous d'amples vêtements lorsque son mari, mis en congé de captivité comme père de quatre enfants, l'a retrouvée à la fin d'avril 1941, chez les Brouchon, à Sarrazeuil, si faible déjà, d'attente, d'amour et de mal yeux pâlis. C'est comme un second thorax qui lui enveloppe le côté gauche de la poitrine et du dos, un double d'elle-même qui la dévore, qui l'étouffe et qui la tue.

Au début, elle osait regarder en face, puis elle s'est bornée à reconnaître en aveugle les contours de la chose, à en frôler l'horreur d'un doigt attentif et précautionneux. Maintenant, elle ne s'aventure

plus à y toucher ; elle voudrait pouvoir l'ignorer, l'oublier, comme elle a décidé de traiter par le mépris cette grosseur indolore et froide qui lui est venue à la hanche, et où elle croit pouvoir diagnostiquer un abcès, ou une fracture, peut-être, liée à son mauvais état général, une simple conséquence de la décalcification pour laquelle on la soigne énergiquement. Il y a trois mots que l'on n'a pas prononcés une fois devant elle : tumeur, cancer, métastases.

Les poumons sont touchés, mais on ne le lui a pas dit, pas plus qu'on ne lui a expliqué pourquoi elle a en permanence mal dans le dos et mal à la tête, ni ce que signifie l'apparition de crachements de sang. Tout ce que les médecins peuvent encore pour elle, c'est lui mentir, au moins par omission, ne pas lui interdire d'espérer, car elle semble encore espérer par moments, follement, en tout cas elle l'affirme, sans qu'on puisse démêler si une grâce d'état la protège réellement de la lucidité ou si, par une abnégation suprême, elle fait encore semblant pour maintenir le moral de ceux qui l'entourent ou la visitent. Elle s'est laissé surprendre, plus d'une fois, qui pleurerait dans le noir, en silence.

Elle continue de suivre l'apparence d'un traitement lourd et complexe – toute une batterie de placebos coûteux, aux noms ronflants, fréquemment renouvelée et parfaitement inefficace. Mais lorsqu'elle demande d'une voix qui tremble : « Docteur, est-ce que vous ne trouvez pas qu'il y a du mieux ? Croyez-vous que je remarquerai bientôt ? », seul le vieux charlatan levantin qui vient quotidiennement lui faire à prix d'or la série de piqûres miraculeuses dont il garde secrète la formule a le front tranquille de lui répondre en la

regardant bien en face : « Mais certainement, petite madame. Seulement, il va vous falloir encore un peu de courage et beaucoup de patience. L'important, c'est d'abord de reprendre des forces. Mais nous sommes sur la bonne voie. Voyez, la fièvre est complètement retombée depuis quelques jours, c'est un signe qui ne trompe pas. — Ah, vous croyez ? » dit-elle, le rose aux joues, le regard illuminé, guérie pour un instant.

À son chevet, une théière s'éternise, une bouteille d'eau minérale tiédit. Sa table de nuit est encombrée de boîtes de médicaments de choc et de placebos, en cachets, en poudre, en ampoules — Bufox, Laroscorbine, Hépatocarnine, autant de fruits de l'imagination des laboratoires —, et de petites limes. En vain essaie-t-elle de grignoter un biscuit à champagne, des gressins, des biscottes allégées. Elle se force pour picorer trois grains de raisin, elle s'étouffe avec un quartier de poire, pourtant fondante et pelée. Héroïques tentatives pour forcer le blocus. Elle ne parvient plus à avaler, même pour faire plaisir. Elle sort défaite de cette succession de petits Verdun domestiques : ça ne passe pas.

Tout mouvement, désormais, lui est une agonie, déglutir, une torture, simplement respirer, un effort qui l'épuise. Elle va chercher à grands ahans au fond de sa poitrine un filet de souffle caverneux qu'il lui faut renouveler aussitôt. La nuit surtout, elle gémit, elle halète, elle râle.

Elle a tout le temps froid. Elle veut toujours plus de couvertures et, par-dessus les couvertures, elle demande qu'on étale son vieux manteau de fourrure. Elle réclame une bouillotte. Et si par hasard elle a chaud, c'est qu'elle fait une poussée de fièvre.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| I. 1936-1941. Le temps d'avant | 5 |
| II. 1941-1945. Le temps d'apprendre à vivre | 11 |
| Sa vie s'en va... .. | 13 |
| Elle n'est plus | 28 |
| Un homme occupé | 38 |
| La première venue | 47 |
| Il a dit : « Pas de marché noir. » | 60 |
| Sa préférence à lui | 68 |
| L'enfance, c'est les autres | 76 |
| Dans ses petits papiers | 84 |
| Le Maréchal, collé au mur | 93 |
| Le côté de Sarrazeuil | 100 |
| Le Maître et Marguerite | 110 |
| Dora : le retour | 120 |
| Dans le petit bourg de Saint-Amant | 129 |
| Comme des chiffonniers | 144 |
| Le corps du déni | 152 |
| <i>Tintin</i> et la jambe cassée | 160 |
| Canard d'avril | 170 |

| | |
|--|-----|
| Les yeux au ciel | 177 |
| Mon village à l'heure d'été | 186 |
| Une fumée noire dans le ciel bleu | 193 |
| Sarrazeuil, soi-même libéré | 200 |
| Le père de ma belle-mère n'est pas mon grand-père | 208 |
| Les portes du pénitencier | 214 |
| Je ne veux plus sortir du rêve | 219 |

| | |
|---|------------|
| III. 1945-1999. On ne voit pas le temps passer | 225 |
| Mon père n'avait pas raison | 227 |
| Elle est retrouvée... .. | 246 |

Imprimé en France par la Société Nouvelle Firmin-Didot
Dépôt légal : février 2000
N° d'édition : FF 794909 - N° d'impression : 55463